

Cahiers franco-canadiens de l'Ouest

*Cahiers
franco-canadiens
de l'Ouest*

DUGUAY, Louise (2008) *Pauline Boutal: destin d'artiste, 1894-1992*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 268 p. [ISBN: 978-2-923673-00-4]

FAUCHON, André et HARVEY, Carol J. (dir.) (2008) *Saint-Boniface 1908-2008: reflets d'une ville*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, 175 p. [ISBN: 978-1-895407-37-2]

Jacqueline Blay

Volume 20, numéro 1-2, 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/039411ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/039411ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Blay, J. (2008). Compte rendu de [DUGUAY, Louise (2008) *Pauline Boutal: destin d'artiste, 1894-1992*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 268 p. [ISBN: 978-2-923673-00-4] / FAUCHON, André et HARVEY, Carol J. (dir.) (2008) *Saint-Boniface 1908-2008: reflets d'une ville*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, 175 p. [ISBN: 978-1-895407-37-2]]. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 20(1-2), 190–190. <https://doi.org/10.7202/039411ar>

Recueil donc à lire non seulement pour le renouvellement des métaphores de l'aliénation du Franco-Ontarien mais aussi pour suivre le cheminement de Patrice Desbiens vers une poésie de l'équilibre et de la sagesse.

Alan MacDonell
University of Manitoba

BIBLIOGRAPHIE

DESBIENS, Patrice (1981) *L'homme invisible: un récit / The Invisible Man: A Story*, Sudbury, Prise de parole, 46 p. / 46 p.

_____ (1988) *Poèmes anglais*, Sudbury, Prise de parole, 62 p.

_____ (2000) *Sudbury: poèmes 1979-1985*, Sudbury, Prise de parole, 259 p.

_____ (2005) *Désâmé*, Sudbury, Prise de parole, 60 p.

**DUGUAY, Louise (2008) *Pauline Boutal: destin d'artiste, 1894-1992, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 268 p.*
[ISBN: 978-2-923673-00-4]**

**FAUCHON, André et HARVEY, Carol J. (dir.) (2008) *Saint-Boniface 1908-2008: reflets d'une ville*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, 175 p.
[ISBN: 978-1-895407-37-2]**

Tout dernièrement, l'historiographie du Manitoba français s'est enrichie de deux ouvrages de grande qualité. Le premier, *Saint-Boniface 1908-2008: reflets d'une ville*, sous la direction d'André Fauchon et de Carol J. Harvey, nous fait revivre l'époque de la ville cathédrale lors de sa naissance comme ville et par la suite, pendant un siècle. Fort d'un certain nombre de textes rédigés pour l'occasion, le livre abondamment illustré, nous fait visiter le «berceau et le bastion de la nation canadienne-française dans l'Ouest» (p. 9), avec quatre volets bien distinctifs et représentatifs. Le second ouvrage, *Pauline Boutal: destin d'artiste, 1894-1992*, donne enfin au reste du monde une biographie de celle que tous les francophones du Manitoba connaissent sous le nom de M^{me} Boutal. Un livre de 268 pages, lui aussi abondamment illustré des œuvres de Pauline Boutal,

depuis sa jeunesse jusqu'à la fin de ses jours, nous invite à la découverte d'un personnage unique.

SAINT-BONIFACE 1908-2008: REFLETS D'UNE VILLE: UN LONG FILM TRANQUILLE

Cette publication du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest (CEFCO) célèbre le centenaire de Saint-Boniface, à l'histoire unique, généralement connue dans ses grandes lignes, en temps de crise surtout. Entre ces épisodes, Saint-Boniface a acquis une mémoire collective qui a encore beaucoup de choses à révéler aux francophones du Manitoba et du Canada. Quatre volets, «Société et politique», «Vie religieuse», «Éducation» et «Arts et culture», quatre couleurs, trente-cinq textes dont certains sont des poèmes originaux et d'autres historiques, sous la plume de Manie Tobie et beaucoup de photos. Pour qui connaît Saint-Boniface, le livre sera un parcours en territoire connu, et, pour les autres, ce sera une découverte bien organisée et bien illustrée.

Le premier volet «Société et politique» nous offre une variété de textes. Certains plus originaux que d'autres attirent notre attention. Celui de Luc Côté donne le ton et nous apprend que la petite bourgeoisie francophone de 1908 se sent et se sait différente des voisins de l'autre côté du pont Provencher, tout en ayant des représentants francophones à tous les niveaux politiques. En 1908, Saint-Boniface se donne un visage de modernité, avec beaucoup de constructions et de travaux publics, tout en incitant à la prudence fiscale et financière. La cité de Saint-Boniface, ville indépendante de Winnipeg, «symbolise aussi simultanément le foyer historique du Canada français dans l'Ouest et la citadelle de sa survivance» (p. 19). Dans «Saint-Boniface: une ville et ses institutions» de Michel Verrette, on retrouve les institutions religieuses qui ont identifié, dès les débuts, la présence francophone dans l'Ouest. Parmi elles, les sœurs grises, suivies des oblats de Marie Immaculée et des sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie. Plus tard, Mgr Langevin encouragera la Congrégation des missionnaires oblates. Car, pendant longtemps, Saint-Boniface a été considérée comme terre de mission par le biais de l'éducation. Les ordres religieux amènent également un début d'infrastructure de soins de santé et de services sociaux. L'Hôpital général Saint-Boniface remonte à 1844, humble bâtisse devenue aujourd'hui

un hôpital ultramoderne. On y retrouve aussi le Cercle Molière en 1925, entre autres. Parler de Saint-Boniface impose de parler de poursuites juridiques et de cours provinciales qui ont eu leur part de «juges francophones, défenseurs du fait français». En retraçant brièvement les carrières de Louis Bétournay, Joseph Dubuc, Louis-Arthur Prud'homme, Joseph-Thomas Beaubien, Louis Deniset, Armand Dureault, Robert Trudel, Henri Lacerte, Alfred Monnin, les auteurs, Guy Jourdain et Rénald Rémillard, en profitent pour noter à quel point ces hommes n'ont pas hésité à contribuer au patrimoine francophone du Manitoba, au delà du Palais de justice, où ils avaient l'occasion quelquefois de rendre des décisions qui ont influencé la position des droits constitutionnels des francophones. Dans un texte rédigé à quatre mains retraçant au passage l'histoire constitutionnelle du fait français au Manitoba, les auteurs remarquent, avec raison, que «les juges francophones ont clairement donné beaucoup d'eux-mêmes pour faire progresser leur communauté d'origine», tout en vivant «l'outrage quotidien d'être privés du droit de s'exprimer dans la langue de Molière dans leur vie professionnelle» (p. 36). Une autre minorité vit à Saint-Boniface, la minorité noire. «Itinéraire de l'espoir: les Noirs de Saint-Boniface» de Joseph Nnadi attire l'attention sur la contribution peu connue de la communauté noire à l'histoire francophone du Manitoba. Et bien qu'éloignée, géographiquement parlant, des capitales mondiales qui ont connu les bouleversements de mai 1968, Saint-Boniface n'a pas échappé à ces mouvements de contestation, comme le démontre Raymond Hébert dans «Saint-Boniface et la "Petite révolution tranquille"». Bien que petite, cette révolution tranquille n'en a pas moins secoué les fondements communautaires francophones du Manitoba. L'auteur situe cette période de «contestations et de renouveau idéologique» à l'avant-garde d'une «période d'activisme et de transformation sociale» (p. 48). On sent chez Raymond Hébert une nostalgie de cette époque et un regret de voir que le bilan de cette période ne soit pas plus long. «Saint-Boniface, un petit ghetto à Winnipeg?», un texte un peu provocateur de Sandrine Hallion Bres, pose la question telle que formulée par le jeune dramaturge Marc Prescott. La réponse confirme que Saint-Boniface correspond aux quatre dimensions caractéristiques d'un ghetto, avec «le groupe anglophone symboliquement localisé de "l'autre côté de la rivière"». Le «repli sur soi» dont

parle Sandrine Hallion Bres est qualifié de résultat d'un «réflexe ancien aux racines profondes pour la communauté franco-manitobaine» (p. 57). Vivre dans un «ghetto» fait courir «le risque de l'exclusion», et l'auteure souhaite un dépassement du conflit «qui oppose les deux groupes et les attitudes et comportements qui en résultent» (p. 62). Ce volet «Société et politique» se referme avec un texte de Monique LaCoste, «Rien de nouveau sous le soleil». L'auteure découvre en lisant les journaux de 1908 que la politique n'est finalement que le recyclage de comportements humains, plus ou moins originaux. Ignorer l'histoire, c'est se condamner à la répéter, voilà le message donné par Monique LaCoste. Cependant, le bon sens nous dit que même si nous étions parfaitement au courant de toutes les erreurs politiques et historiques de nos prédécesseurs, il n'est pas prouvé que les leçons aient été apprises.

Le deuxième volet traite de la vie religieuse à Saint-Boniface. Léonce Aubin nous fournit une histoire des cathédrales de la ville alors que Laura Gosselin nous présente l'Académie Saint-Joseph, sous la gouverne de l'ordre des sœurs des Saints Noms de Jésus et Marie, et affiliée à la *University of Manitoba* en 1936. En 1967, avec la fermeture de l'Académie, les religieuses s'investissent plus profondément et individuellement dans la communauté, mettant en place des institutions qui perdurent. Le survol de cette institution nous apprend beaucoup de choses extrêmement intéressantes au sujet d'une communauté religieuse qui a su s'adapter aux changements de société, imposés par la société. Les sœurs grises à Saint-Boniface, un texte qui survole une histoire bien connue, retrace l'épopée de ces femmes courageuses au delà de toute imagination. Tout cela fascine encore, même après tant d'années après leur arrivée en 1844. Leur travail dans le domaine scolaire et dans le domaine de la santé est bien connu. Cependant, Rachel Major va plus loin avec l'ensemble de l'œuvre des sœurs grises. On y constate leur dévouement constant au cours des années, une vision de services de santé à la mesure des besoins à satisfaire et surtout un regard sur un groupe exceptionnel de femmes hors du commun, dont les valeurs sont encore d'actualité. Le dernier texte du volet consacré à l'Église est un des plus originaux. Carole Pelchat nous fait découvrir la Société Saint-Adélard (1905-1943) qui se consacre à l'aide à l'enfance. L'immigration prenant de l'ampleur, le besoin d'une telle aide se fait sentir

dans la ville de Saint-Boniface, autant qu'à Winnipeg. Une fois la loi sur la protection à l'enfance du Manitoba votée, l'Église catholique comble le vide laissé à dessein par le gouvernement qui «veut en assurer le contrôle [sans] participer aux dépenses» (p. 94). La Société Saint-Adélard va protéger «tous les enfants catholiques du Manitoba, négligés ou abandonnés» (p. 94), sous l'impulsion de M^{gr} Langevin. Ancêtre de la *Children's Aid Society of Eastern Manitoba*, la Société Saint-Adélard fait beaucoup de travail avec très peu de moyens financiers ou humains, pendant près de quarante ans. Elle s'occupe d'enfants dont le gouvernement ne veut pas reconnaître l'existence, mais qui la force à le faire. L'époque étant ce qu'elle est, les tensions religieuses font partie de cette histoire. Ce qu'il faut en retenir cependant, c'est qu'encore une fois, le clergé de Saint-Boniface répond à un besoin criant, profond, plutôt que de se cantonner à un travail dans une salle de classe.

Parler de Saint-Boniface et du Manitoba français, c'est parler inévitablement d'éducation, ce grand projet de société de la communauté franco-manitobaine depuis 1890. Le couple Église / Éducation, l'axe presque unique des démarches politiques et juridiques, a sa place dans ce livre. Glenn Moulaison trace d'abord un historique de l'École Provencher, bâtie justement en 1908 et nichée au cœur de Saint-Boniface. Son texte est intéressant et comble un vide dans l'historiographie scolaire à l'heure actuelle. Parler d'éducation au Manitoba français, c'est inévitablement parler du Collège de Saint-Boniface, universitaire ou non. La plus ancienne institution francophone de la province a une histoire qui suit l'évolution des francophones. De nouveau, Carole Pelchat nous sert de guide. Dans ce couple Église / Éducation, il faut évidemment parler des écoles normales francophones. Cinq historiens nous donnent, dans le texte «Les écoles normales de Saint-Boniface», un aperçu intéressant et complet de ces écoles, à une époque où les francophones pensaient encore pouvoir contrôler cette partie de leur destinée. Évidemment, 1916 et le gouvernement Norris ont mis fin à cette ambition.

Enfin, le dernier volet du livre se penche sur les arts et la culture, en six textes bien tournés. Là encore, parler de Saint-Boniface et du Manitoba français dans ce domaine, c'est aussi parler du Cercle Molière, de Gabrielle Roy, de ses nombreux

poètes qui continuent à célébrer leur vision du monde à partir des berges de la rivière Rouge. Le Cercle Molière, encore vibrant de projets et de jeunes acteurs, a su évoluer avec le temps et les mœurs, et faire briller le nom de Saint-Boniface, tout en ayant un nouveau pignon sur rue, très prochainement. De nouveau, on retrouve un texte au sujet du Collège de Saint-Boniface, ce qui nous amène à penser qu'il aurait peut-être été préférable de tous les regrouper dans une seule même partie. Nul doute que les responsables du projet, André Fauchon et Carol Harvey, ont longuement délibéré à ce sujet.

En fil conducteur, on retrouve beaucoup de poésie dans cet ouvrage. Mani Tobie qui avait coutume de publier ses poèmes dans *La Liberté*, de son vivant, est présentée aux jeunes générations dans cette œuvre. Il faut saluer cette initiative. D'autres auteurs, bien connus des amateurs de poésie, sont également présents. Leurs textes sont présentés en dentelle dans l'ensemble du livre. Il s'agit là d'une façon originale de mettre en valeur ces talents uniques.

Tout au long des 175 pages, les responsables ont placé de nombreuses photos de personnages et d'édifices, datant des années 1908 et plus modernes. Il y a aussi, ici et là, des reproductions de tableaux de Pauline Boutal, chroniqueuse visuelle bien connue de Saint-Boniface, qui a laissé un témoignage inestimable de rues et de ruelles de Saint-Boniface. Même si on peut apprécier l'intention, il faut déplorer la mise en pages de ces illustrations, mise en pages qui parfois laisse à désirer et ne met pas toujours en valeur les textes présentés dans cet ouvrage. Il s'agit là de la seule faiblesse de ce travail de mémoire francophone.

PAULINE BOUTAL: DESTIN D'ARTISTE, 1894-1992: ARRÊT SUR IMAGES

Le second ouvrage, *Pauline Boutal: destin d'artiste, 1894-1992*, retrace la vie de Pauline Boutal, qui a laissé derrière elle plus de sept décennies de peintures, d'illustrations et de tableaux. D'emblée, l'auteure, Louise Duguay, donne le ton et déclare: «il y a peu de femmes qui ont pu avoir une vie de vraie artiste dans l'Ouest canadien au cours de la première moitié du vingtième siècle» (p. 13). Pauline Boutal, elle, a réussi à mener trois carrières d'artiste pendant plus de sept décennies: dans

l'illustration commerciale, dans les arts et dans le théâtre. Un destin exceptionnel au sein d'une communauté qui, à l'époque, n'a pas encore subi tous les outrages de l'histoire mais qui, tout naturellement, fait de la place pour la famille Le Goff qui arrive de France.

Très jeune, Pauline fait preuve d'un intérêt prononcé pour le travail du grand-père qui va l'initier aux premiers rudiments de l'expression artistique, grâce à laquelle elle va gagner sa vie et être reconnue dans le monde de la peinture. En apprenant le dessin, elle apprend à porter un regard unique sur le monde qui l'entoure. Née Pauline Le Goff en 1894, la future Pauline Boutal est élevée dans un sérail artistique. En 1907, toute la famille part de France pour le Canada, et arrive à Saint-Laurent au Manitoba. Le village métis au bord du lac Manitoba est loin de ressembler aux paysages français qu'elle connaît, mais une fois rendue à Saint-Boniface, en 1909, elle se retrouve dans un milieu urbain plus familier. La même année naît en mars, rue Deschambault, Gabrielle Roy, l'autre porte-étendard de la francophonie manitobaine. L'une va l'illustrer et lui conserver son visage qui change avec les années, l'autre va partir et écrire au sujet du Manitoba et ainsi le faire découvrir au reste du monde

Constamment à la recherche de nouvelles techniques, Pauline Boutal entame sa carrière à l'âge de 15 ans. Et elle devient, par la force des choses, à temps partiel, serveuse dans un restaurant pour ensuite entrer au journal *Le Nouvelliste* comme typographe. Tout de suite, le rédacteur en chef, Arthur Boutal, reconnaît en cette jeune femme le talent qui ne demande qu'à éclore. Il paie les frais de ses premiers cours de dessin. Mais la Première Guerre mondiale interrompt leurs plans, sauf celui du mariage, et les deux se marient en France, en 1916, puisqu'Arthur, ressortissant français, est mobilisé. De retour au pays, Pauline retourne aux études en beaux-arts et entame en même temps une carrière dans l'illustration, ce qui lui permet de trouver un emploi à la compagnie *Bridgens*. Disparue depuis, cette spécialité artistique de l'illustration est bien présentée par Louise Duguay. On se retrouve dans l'ambiance de l'époque et, surtout grâce aux œuvres choisies, on constate le talent de Pauline Boutal. Elle sait croquer ses personnages, pour ensuite les habiller, selon les besoins et les modèles de la maison *Bridgens*.

Femme moderne avant le temps, Pauline est aussi bien de son temps. Arthur comprend sa femme, et tous les deux forment un couple moderne, en ce sens qu'elle a une carrière, une personnalité publique indépendante de son mari. Les deux font pleinement partie de la «classe intellectuelle» de Saint-Boniface, c'est-à-dire qu'ils évoluent dans un milieu lettré, intéressé à l'art et aux arts, au théâtre surtout. Passionné de cette discipline, le couple vit intensément de culture française et francophone au sein d'une société et d'une ville où la langue française n'a aucun droit constitutionnel, législatif ou politique. Louise Duguay nous décrit avec beaucoup de talent cette communauté de francophones exilés, aux aspirations mondaines et artistiques, qui décident d'aller par monts et par vaux, distribuer la richesse de la culture française à qui veut assister aux représentations théâtrales de ces saltimbanques inusités. Situation incongrue, donc, sous bien des rapports.

Pourtant, comme bien de ses contemporains, le couple Boutal continue de mener une vie intellectuelle riche et bien remplie dans ces années-là. Malheureusement, Arthur disparaît, à l'âge de 54 ans. Emporté par une crise cardiaque, il laisse derrière lui Pauline et aucun enfant. C'est alors qu'elle décide de délaisser sa carrière d'illustratrice pour se lancer, à temps plein, dans la peinture. Elle part pour l'étranger et l'étude des beaux-arts. Elle se tourne vers le pastel et commence à vivre de ses pinceaux. Dès la fin de la Seconde Guerre mondiale, elle part aux États-Unis, dans l'état du Massachussetts. Après quelques mois de séjour, elle estime avoir beaucoup appris. Mais c'est la France qui lui apporte la réalisation de son rêve le plus ambitieux: étudier dans une académie des beaux-arts reconnue, l'Académie de la Grande Chaumière. Tout cet enseignement lui permet, de retour au Canada, de gagner sa vie avec les commandes qu'elle reçoit de divers clients, à partir de son pied-à-terre à Saint-Boniface. Elle fait surtout des portraits de personnalités bien en vue de la société manitobaine et francophone du Manitoba. Et, tout comme au début de sa carrière, elle continue de se dévouer au théâtre, au Cercle Molière, comme comédienne (elle gagne un prix de meilleure comédienne), comme metteuse en scène, comme responsable des costumes, etc. Toute sa vie, elle va se sentir tiraillée entre les planches du Cercle, ses commandes de portraits et son désir de peindre pour le plaisir de peindre.

Le talent de Louise Duguay est de nous faire connaître cette grande dame de Saint-Boniface sous bien des angles. Le côté artistique tout d'abord. Louise Duguay nous initie à la peinture lorsqu'elle nous décrit les techniques employées par Pauline Boutal dans ses œuvres. Même si on ne connaît rien à cette discipline, on comprend l'importance de ces techniques, les raisons et les démarches de Pauline Boutal, ses progrès et ses aspirations artistiques. Et grâce à l'intervention de Louise Duguay, Pauline Boutal nous parle par ses peintures, mais aussi par ses lettres. Car Louise Duguay a eu la chance d'avoir accès aux lettres personnelles échangées entre Pauline Boutal et sa grande amie, Suzanne Tremblay. Ces lettres écrites en toute confiance, sans motif ultérieur de postérité ou de gloire, nous donnent un portrait inestimable de Pauline Boutal, de sa famille, de ses amis et de la société de Saint-Boniface, ce «St Bobo» comme elle l'appelle. Écrites d'une plume alerte et avec un regard ironique parfois, ces lettres nous permettent de pénétrer dans son intimité. Ses regrets de ne plus résider à «La Péninsule», son ennui de Saint-Boniface lorsqu'elle est à Montréal, et son désir de vivre à Montréal avec ses immenses possibilités artistiques lorsqu'elle vit à Saint-Boniface, sans parler de son chagrin et de la tristesse persistante causée par l'absence d'Arthur. Toutes les activités qu'elle entreprend ne compensent pas ces moments difficiles à vivre. Et le talent de Louise Duguay est de réussir à nous faire comprendre Pauline Boutal et à nous faire vivre au rythme de sa vie.

Il faut aussi parler de l'aspect visuel de l'ouvrage. Louise Duguay a choisi avec soin toutes les reproductions, ce qui nous permet de comprendre l'évolution de l'œuvre de Pauline Boutal, dès son jeune âge jusqu'à la fin de ses jours. Le dernier portrait au crayon – est-ce un portrait de Pauline elle-même ou de sa sœur Christiane, voire d'une autre personne? – est d'une vérité poignante et saisit le lecteur au cœur. Que de chemin parcouru entre les premières toiles et ce dernier dessin. Toute une vie en somme! Mais l'autoportrait de 1949, qui illustre la couverture, c'est celui qui retient le plus la mémoire et celui qui, dans le fond, définit Pauline Boutal: les cheveux grisonnants, des yeux noirs, perçants et intelligents, un regard empli de maturité à l'âge de 55 ans. On sent le caractère bien trempé de cette Bretonne qui, pendant plus de sept décennies, a su mener sa barque dans des circonstances personnelles et professionnelles

parfois difficiles. Louise Duguay lui rend hommage, avec un style simple, clair, direct et plein de vie. Elle réussit, au delà de toute attente, à rendre justice à Pauline Boutal, en utilisant avec beaucoup de perspicacité et de flair pour son sujet le peu d'archives personnelles à sa disposition.

Les deux ouvrages, *Saint-Boniface 1908-2008: reflets d'une ville* et *Pauline Boutal: destin d'artiste, 1894-1992*, ont été reconnus pour la qualité de leur travail par des prix de l'industrie du livre. André Fauchon et Carol J. Harvey ont reçu pour *Saint-Boniface 1908-2008: reflets d'une ville*, le *Carol Shields Winnipeg Book Award* et le *Manitoba Day Award* (Association of Manitoba Archives). Louise Duguay, pour sa part, a reçu pour *Pauline Boutal: destin d'artiste, 1894-1992*, le prix *Manuel Dias Book Design of the Year*, le prix *Mary Scorer Award for Best Book by a Manitoba Publisher*, le *Margaret McWilliams Award for Best Local History Book* (Manitoba Historical Society) et le *Manitoba Day Award* (Association for Manitoba Archives). Ces deux palmarès en disent long au sujet de la qualité du travail et surtout de la contribution de ces auteurs.

Jacqueline Blay

**GABORIEAU, Antoine (2008) *Le Petit Gabi, Saint-Boniface*, Éditions des Plaines, 226 p.
[ISBN: 978-2-89611-031-5]**

Ancien professeur de français du Collège universitaire de Saint-Boniface et auteur de *La langue de chez nous* (1999), Antoine Gaborieau nous présente un recueil de plus de 2 000 anglicismes attestés dans l'Ouest canadien. Il adopte une perspective normative et prescriptive, proposant pour chaque mot, locution ou expression un équivalent en français standard qu'il présente en italique. Il invite ainsi le lecteur à corriger ses écarts de langue en apprivoisant ces équivalents français.

Les anglicismes lexicaux relevés sont de diverses natures: locutions (ex. *prendre ça aisé, tomber en amour*); noms propres (ex. *Acropolis*); marques déposées (ex. *kleenex, saran wrap*); sigles (ex. *EKG, GIC, MLA, M.P., RRSP*); anglicismes syntagmatiques (ex. *bloc appartement, assistant directeur*); groupes nominaux